

Mémoires de M^{me} de Campan



Jeanne-Louise-Henriette Genest Campan (1752-1822)

Fille de M. Genest, premier commis des Affaires étrangères. Cultivée, initiée au chant et aux langues étrangères, elle devient à l'âge de 15 ans lectrice des filles cadettes de Louis XV, Mesdames Adélaïde, Victoire, Sophie et Louise. En 1774, elle épouse Pierre-Dominique-François Bertholet-Campan, maître de la Garde-Robe de la comtesse d'Artois et officier de la Chambre de la dauphine Marie-Antoinette dont la jeune mariée devient la femme de chambre. Dès lors Mme Campan bénéficie d'un logement au grand commun du château de Versailles. Pendant la Révolution elle se réfugie au château de Coubertin dans la vallée de Chevreuse. En 1794, elle ouvre une institution pour l'éducation des jeunes filles à Saint-Germain-en-Laye où parmi ses élèves, figure Hortense de Beauharnais. En 1807, elle est nommée directrice de la maison impériale Napoléon à Ecoen. Son ralliement à l'Empereur la fait tomber en disgrâce sous la Restauration, elle se réfugie alors auprès de l'une de ses anciennes élèves à Mantes où elle meurt en 1822.

Elle compose ses Mémoires sous le Premier Empire. Leur narration débute en 1767 au moment où elle est nommée lectrice de Mesdames et s'achèvent en 1793 à la mort de Louis XVI. Son récit est complété de souvenirs et anecdotes. Ses écrits reflètent sa préoccupation à réhabiliter l'image de Marie-Antoinette et à souligner la place de confidente qu'elle avait auprès de la souveraine. Les événements révolutionnaires et le destin tragique de la reine sont omniprésents dans ses mémoires, ce qui explique que certains faits jugés secondaires sont passés sous silence. Ainsi les expériences aérostatiques, qui ont tant marqué la cour en 1783 et 1784, ne sont pas évoquées. On attendrait aussi de son récit des révélations sur la curiosité vraisemblablement portée par Marie-Antoinette pour le mesmérisme mais dont aucun témoignage ne nous révèle si elle poussa son intérêt jusqu'à participer à des séances. Mme Campan omet sans doute ce sujet qui aurait pu entretenir l'image d'une reine futile. En dépit de ces lacunes qui auraient intéressé notre étude, le témoignage de Mme Campan complète celui des mémorialistes de cette époque et doit être recoupé sur quelques thèmes. Elle souligne, elle aussi, l'inquiétude suscitée à Paris à l'annonce de l'inoculation de la famille royale. Elle évoque la passion du roi pour la géographie mais n'insiste pas trop longuement sur cette occupation afin de ne pas entretenir la légende noire d'un roi oisif même si elle reconnaît par ailleurs que le souverain montrait un « goût trop vif pour les arts mécaniques ». Au sujet des encyclopédistes, elle fait une allusion intéressante en notant que le roi avait contre eux une « secrète prévention, malgré l'ascendant qu'il leur a laissé prendre sous son règne ». On perçoit dans son récit les échanges et les liens entre la cour et les sociétés savantes lorsqu'elle évoque le salon de Mme de Marchais, femme du premier valet de chambre du roi qui recevait chez elle toute la cour et tous les gens célèbres tels Diderot et d'Alembert. Or ces liens, s'ils existent, semblent avoir été non pas cachés mais volontairement ignorés. Ce qui se passe à la « ville » ne doit pas

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires de M^{me} de Campan



se faire « à la cour » où le Pouvoir ne peut recevoir officiellement les philosophes qui remettent en cause la Religion. La reine semble elle-même s'interroger sur la nature de ces relations. Au moment où il est question de laisser revenir Voltaire à la cour en 1778, elle aurait dit « il est pourtant étrange, ajouta la reine en rendant la réponse, que nous refusions d'admettre Voltaire en notre présence, comme chef des écrivains philosophes, et que la maréchale de Mouchy se soit prêtée, d'après les intrigues de la secte, à me présenter, il y a quelques années, madame Geoffrin, qui devait sa célébrité au titre de mère nourrice des philosophes ». Le témoignage de Mme Campan est donc à lire à travers ces allusions jetées au fil du récit, tout autant que ses omissions volontaires.

Mémoires sur la vie de Marie-Antoinette, reine de France et de Navarre, suivis de souvenirs et anecdotes historiques sur les règnes de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI par Jeanne-Louise-Henriette Genest Campan, éd. F. Didot frères, 1849.

Chapitre IV, p. 91

L'abbé de Vermond s'étant assuré, dans l'intérieur de la reine, le poste de confident unique, était cependant tremblant aussitôt qu'il apercevait le jeune monarque. Il ne pouvait ignorer qu'il était placé par le duc de Choiseul, et taxé de tenir aux encyclopédistes, contre lesquels Louis XVI avait une secrète prévention, malgré l'ascendant qu'il leur a laissé prendre sous son règne.

Chapitre IV, p. 94

Le roi et les princes ses frères s'étaient décidés à profiter des avantages de l'inoculation pour se préserver de la funeste maladie qui venait de faire succomber leur aïeul; mais l'utilité de cette nouvelle découverte n'étant pas alors généralement reconnue en France, beaucoup de gens à Paris furent très-alarmés du parti que venaient de prendre les princes ; ceux qui le blâmèrent hautement se plurent à en rejeter tout le tort sur la reine, qui seule avait pu, disait-on, se permettre de donner un conseil aussi téméraire, l'inoculation étant déjà établie dans les cours du Nord. Celle du roi et de ses frères, faite par le docteur Jauberthou, eut heureusement un succès complet.

Chapitre V, p. 107

Le voyage de l'archiduc fut de toute façon une mésaventure. Ce prince ne fit partout que des bévues : il alla au Jardin du roi ; M. de Buffon, qui l'y reçut, lui présenta un exemplaire de ses *Œuvres*, le prince refusa le livre, en disant, le plus poliment du monde, à M. de Buffon : « Je

Mémoires de M^{me} de Campan



serais bien fâché de vous en priver. » On peut juger si les Parisiens se divertirent de cette réponse.

Chapitre V, p. 113

Le roi avait continué à s'instruire; il savait parfaitement la langue anglaise. Plusieurs fois je l'ai entendu traduire les passages les plus difficiles du poème de Milton : il était géographe habile, et se plaisait à tracer et à laver des cartes ; il savait parfaitement l'histoire, mais peut-être n'en avait pas assez étudié l'esprit.

Chapitre V, p. 114

Le roi montrait malheureusement un goût trop vif pour les arts mécaniques. La maçonnerie, la serrurerie, lui plaisaient au point qu'il admettait dans son intérieur un garçon serrurier avec lequel il forgeait des clefs, des serrures; et ces mains noircies par ce travail, furent plusieurs fois, en ma présence, un sujet de représentations et même de reproches assez vifs de la part de la reine, qui aurait désiré pour le roi d'autres délassements.

Chapitre VIII, p. 149

Dans l'hiver de 1778 on obtint du roi la permission de laisser revenir Voltaire, après plus de vingt-sept ans d'absence. Quelques gens, austères ou prudents, jugèrent comme très-déplacée cette condescendance de la cour. L'empereur, en quittant la France, passa près du château de Ferney, et ne trouva pas convenable de s'y arrêter. Il avait conseillé à la reine de ne pas permettre que Voltaire lui fut présenté. Une femme de la cour sut l'opinion de l'empereur à ce sujet, et lui reprocha son peu d'enthousiasme pour le plus grand génie du siècle : il lui répondit qu'il chercherait toujours à profiter, pour le bien des peuples, des lumières dues aux philosophes, mais que son métier de souverain l'empêcherait toujours de se ranger parmi les adeptes de cette secte. Le clergé fit aussi des démarches pour que Voltaire ne parût point à la cour. Cependant Paris porta au plus haut degré l'enthousiasme et les honneurs rendus au grand poète. Il y avait un inconvénient majeur à laisser Paris prononcer avec de pareils transports une opinion aussi contraire à celle de la cour ; on le fit bien observer à la reine, en lui représentant qu'elle devrait au moins, sans accorder à Voltaire les honneurs de la présentation, le voir dans les grands appartements ; elle ne fut pas trop éloignée de suivre cet avis, et paraissait uniquement embarrassée de ce qu'elle lui dirait, dans le cas où elle consentirait à le voir. On lui conseilla de lui parler seulement de *La Henriade*, de *Mérope* et de *Zaïre* : la reine dit à ceux qui avaient pris la liberté de lui faire ces observations, qu'elle consulterait encore des personnes dans lesquelles elle avait une grande confiance. Le lendemain elle répondit qu'il était décidé irrévocablement que Voltaire ne verrait aucun membre de la famille royale, ses écrits étant pleins de principes qui portaient une atteinte trop directe à la religion et aux mœurs. « Il est

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires de M^{me} de Campan



pourtant étrange, ajouta la reine en rendant la réponse, que nous refusions d'admettre Voltaire en notre présence, comme chef des écrivains philosophes, et que la maréchale de Mouchy se soit prêtée, d'après les intrigues de la secte, à me présenter, il y a quelques années, madame Geoffrin, qui devait sa célébrité au titre de mère nourrice des philosophes. »

Chapitre IX, p. 169

La reine était à la Muette pour l'inoculation de Madame, sa fille, elle me fit ordonner de m'y rendre.

Chapitre IX, p. 177

Franklin avait paru à la cour avec le costume d'un cultivateur américain : ses cheveux plats sans poudre, son chapeau rond, son habit de drap brun, contrastaient avec les habits pailletés, brodés, les coiffures poudrées et embaumantes des courtisans de Versailles. Cette nouveauté charma toutes les têtes vives des femmes françaises. On donna des fêtes élégantes au docteur Franklin, qui réunissait la renommée d'un des plus habiles physiciens aux vertus patriotiques qui lui avaient fait embrasser le noble rôle d'apôtre de la liberté. J'ai assisté à l'une de ces fêtes, où la plus belle, parmi trois cents femmes, fut désignée pour aller poser sur la blanche chevelure du philosophe américain une couronne de laurier et deux baisers aux joues de ce vieillard. Jusque dans le palais de Versailles, à l'exposition des porcelaines de Sèvres, on vendait, sous les yeux du roi, le médaillon de Franklin ayant pour légende :

Eripuit coelo fulmen, sceptrumque tyrannis.

Le roi ne s'expliquait jamais sur un enthousiasme que, sans aucun doute, son sens droit le portait à blâmer : cependant la comtesse Diane ayant, à titre de femme d'esprit, partagé avec assez de chaleur l'engouement pour le délégué des Américains, une plaisanterie, qui resta très-ignorée, put nous faire juger les sentiments secrets de Louis XVI. Il fit faire à la manufacture de Sèvres un vase de nuit, au fond duquel était placé le médaillon avec la légende si fort en vogue, et l'envoya en présent d'étrences à la comtesse Diane. La reine s'expliquait plus ouvertement sur la part que la France prenait à l'indépendance des colonies américaines, et y fut constamment opposée. Elle était bien loin de prévoir qu'une révolution dans ces contrées éloignées pût en susciter une en France, et qu'un peuple égaré dût venir un jour l'arracher de son palais pour la conduire à la plus injuste comme à la plus cruelle mort. Elle trouvait seulement trop peu de générosité dans le moyen que la France avait choisi pour porter atteinte à la puissance anglaise.

SOUVENIRS-PORTRAITS-ANECDOTES, p. 385

ANECDOTES DU REGNE DE LOUIS XV

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires de M^{me} de Campan



J'ai beaucoup vu en société, dans ma jeunesse, madame de Marchais, femme du premier valet de chambre du roi : c'était une personne fort instruite, et qui avait eu les bonnes grâces de Louis XV, étant parente de madame de Pompadour. M. de Marchais, riche et fort considéré, avait servi, était chevalier de Saint-Louis, et réunissait à la charge de premier valet de chambre le gouvernement du Louvre. Madame de Marchais recevait chez elle toute la cour; les capitaines des gardes y venaient habituellement, et beaucoup d'officiers des gardes du corps. Les auteurs célèbres dans tous les genres se faisaient présenter chez elle comme chez madame Geoffrin. Elle avait du crédit, surtout de l'influence lorsqu'elle sollicitait des voix pour les prétendants aux fauteuils de l'Académie. J'ai vu chez elle tous les gens célèbres du siècle, la Harpe, Diderot, d'Alembert, Dûclos, Thomas, etc. Elle avait autant d'esprit que son mari avait de bonhomie, autant de recherche qu'il affectait de simplicité ; il aimait à la déjouer dans ses prétentions les plus légitimes. Personne ne résumait un discours académique, un sermon ou le sujet d'une pièce nouvelle avec autant de précision et de grâces que le faisait madame de Marchais. Elle avait aussi l'art d'amener à sa volonté la conversation sur un ouvrage nouveau ou ancien, et souvent son mari se plaisait à dire à ses voisins dans le cercle : «Ma femme a lu cela ce matin. » Le comte d'Angivillers, épris de la grâce de son esprit, lui faisait une cour assidue, et l'épousa quand elle devint veuve de M. de Marchais. Elle vivait encore à Versailles dans les premières années du règne de Napoléon, mais ne sortait plus de son lit. Elle avait conservé son goût pour la parure, et était, quoique couchée, frisée et coiffée comme on l'était vingt ans avant cette époque. Une prodigieuse quantité de blanc et de rouge déguisait le ravage du temps, pour ne laisser voir, à la faible clarté de jalousies baissées et de rideaux tirés par-dessus ces jalousies, qu'une espèce de poupée dont les discours étaient encore pleins de charmes et d'esprit. Elle avait conservé de fort beaux cheveux dans l'âge le plus avancé : on prétendait que le fameux comte de Saint-Germain, qui avait paru à la cour de Louis XV comme un des plus célèbres alchimistes, lui avait donné une liqueur qui conservait les cheveux et les préservait de blanchir avec les années.